



**HAL**  
open science

## Un visiteur dans le palmarès

Sébastien Marot

► **To cite this version:**

Sébastien Marot. Un visiteur dans le palmarès. Alain Pélissier. European 4: Construire la ville sur la ville, Éditions de l'Imprimeur, pp.24-37, 1997. <hal-03506443>

**HAL Id: hal-03506443**

**<https://hal.science/hal-03506443v1>**

Submitted on 11 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# 4

# CONSTRUIRE LA VILLE SUR LA VILLE

## Transformation de sites urbains contemporains

Ouvrage dirigé par Alain Pélissier

CD-Rom réalisé par Vidéo Amplitude

# EUROPAN

## SESSION FRANCE



LES ÉDITIONS DE L'IMPRIMEUR

# Sommaire

<b>Introduction</b> . . . . .	6
<b>Superpositions inventives</b> <i>par François Grether</i> . . . . .	10
<b>Un visiteur dans le palmarès</b> <i>par Sébastien Marot</i> . . . . .	24
<b>Retours sur la ville. De la stratégie urbaine au jeu architectural</b> <i>par Alain Pélissier</i> . . . . .	38
<b>Nancy et Saint-Ouen-l'Aumône. Réinventer la dignité d'un quartier</b> <i>par Benoît Chalandard</i> . . . . .	52
Nancy, s'ouvrir, se préserver et séduire	
Saint-Ouen-l'Aumône, périphérie soignée ou grande gueule d'amour ?	
<b>Athis-Mons et Aubervilliers. Requalifier la banlieue</b> <i>par Philippe Deban</i> . . . . .	74
<b>Bratislava et Strasbourg. La ville face à face</b> <i>par Norbert Laurent</i> . . . . .	94
Bratislava, l'unité complexe	
Strasbourg, de l'îlot faubourien à l'îlot métropolitain	
<b>Belfort et Rouen. Pour une ville de relations</b> <i>par Alain Pélissier</i> . . . . .	114
Belfort, architecturer la rivière	
Rouen, la métropole et son fleuve	
<b>Conclusion. Explorations</b> . . . . .	132
<b>Annexe 1. Liste des projets cités dans le livre. Classement par site et par auteur</b> . . . . .	136
<b>Annexe 2. European France 4<sup>e</sup> session. Structure nationale et jury</b> . . . . .	138
<b>Biographies des auteurs</b> . . . . .	139
<b>Les partenaires de European France</b> . . . . .	140

# Un visiteur dans le palmarès

par Sébastien Marot

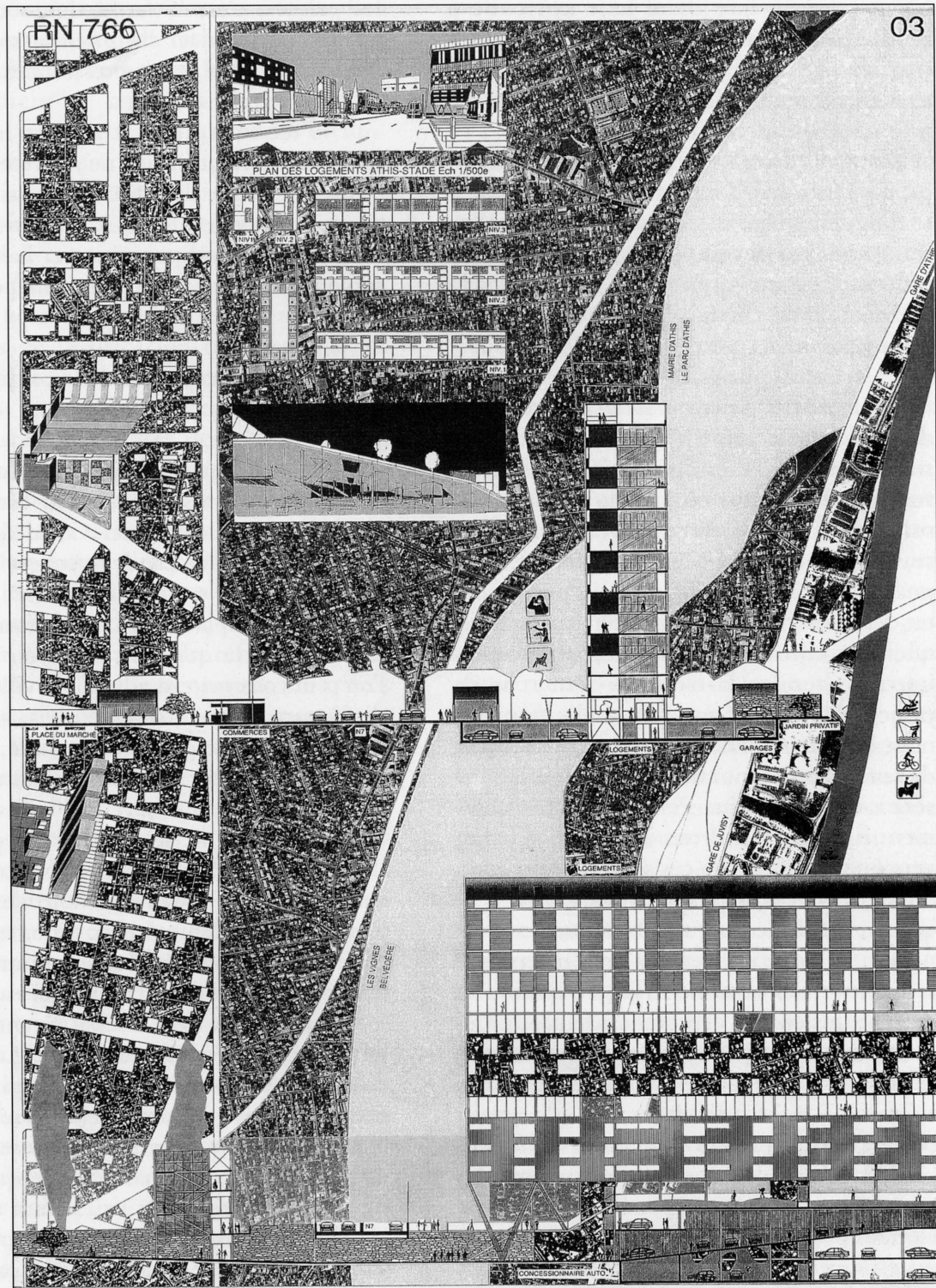
Quelle critique digne d'intérêt peut-on formuler sur les projets de l'European quand on ne connaît d'expérience aucun des sites mis au concours ? Les moyens de se renseigner ne manquent sans doute pas : dossiers de présentation des sites, résumé des propos tenus par les équipes municipales lors des visites sur place, entretiens du jury avec les maires. En présentant simplement tous les sites proposés à la réflexion, la publication de lancement de cette quatrième session de l'European témoigne de façon exemplaire de l'actualité et des enjeux de la question mise au concours. Ce remarquable document constitue un indispensable vade-mecum pour la réflexion sur les problématiques suburbanistes. Mais on aura beau les éplucher, ce qui manque à ces éléments de travail, c'est un point de vue critique sur la relativité des informations qu'ils délivrent, point de vue qui ne s'acquiert qu'à travers la première démarche de tout projet – comme de toute critique : à savoir l'expérience directe du site lui-même.

Maintenant, si la critique ne peut prétendre évaluer la pertinence des projets sans se fonder sur une connaissance propre

du site, elle pourra en revanche apprécier la façon dont les candidats ont su ou non témoigner de cette expérience, et produire – à travers leur projet – une idée authentique du site et de ses ressources, plus riche, plus articulée, plus forte que la somme des informations qui leur étaient fournies.

Cet angle critique nous paraît central pour deux raisons, dont l'une tient aux conditions de ce concours, sa règle du jeu et ses limites, et l'autre au thème de cette session.

- Le principe du concours est de confronter les candidats à des sites qui font effectivement l'objet, de la part de la commande publique locale, d'attentes, de préoccupations, voire d'ambitions stratégiques partielles. Pour autant, ces attendus ne dessinent pas encore des programmes ou des projets d'intervention précis. Ces sites sont dans l'expectative. Pour les villes, l'intérêt de l'European est justement de dégager les potentialités (architecturales, urbaines, paysagères) du site proposé, et de suggérer des idées quant aux stratégies de projet susceptibles d'y être développées. Aussi l'enjeu réside-t-il moins dans la capacité des candidats à résoudre un pro-



François Dussaux, Aurélien Lepoutre et Vincent Wattier, Suture, Athis-Mons.

blème donné que dans leur aptitude à rendre compte d'une situation, à la problématiser, et à fonder sur cette reconnaissance une démarche cohérente d'invention ou de négociation d'un programme. Dans ce concours d'idées, l'exercice consiste notamment à produire une idée du site, et à témoigner, ce faisant, d'une approche sinon innovante par devoir, du moins consciente, réfléchie, exemplaire, et par là susceptible d'alimenter le débat sur le thème général de la session.

- Cette année, le thème en question invitait explicitement à sortir des routines de l'urbanisme grâce à une lecture des ressources particulières de ces sites majoritairement périurbains où la ville ne va pas de soi, où elle est déjà là sans y être, en attente, en marge d'elle-même. Comment composer avec les économies qui conforment ou défont actuellement ces territoires ? Sur quelles ambitions, quels processus et quels horizons fonder là-bas une démarche de projet ? La grande question de l'urbanisme n'est plus tant celle que se posait Alberti, de savoir comment choisir le site où la ville sera construite, que celle de savoir comment nous parviendrons à hériter, et à travers quels projets, de ces sites qui ont tous, déjà, un certain passif urbain. Avec ce thème, c'était cela que l'Européen interrogeait : la capacité des maîtres d'œuvre à faire fructifier d'authentiques expériences de ces sites en des démarches de projet qui identifient des prises et des leviers possibles pour la négociation d'un programme à venir. Ni moins, ni plus.

Tous les projets de cette session peuvent donc être lus et critiqués comme des raisonnements suscités par la double question « construire quelle ville ? Sur quelle ville ? », et dont les stratégies proposées représenteraient la conclusion ouverte. Ce que nous nous proposons d'apprécier ici, à partir de quelques exemples choisis parmi

les primés, c'est la façon dont ces projets ont su conduire cet argumentaire et stimuler notre regard sur les ressources urbaines de ces territoires limites.

Précisons que les projets les mieux tenus de ce point de vue ne se présentent pas toujours comme des raisonnements articulés et qu'à l'inverse, des rhétoriques apparemment démonstratives peuvent habiller des projets beaucoup moins bien charpentés.

### « Zone B » : perpétuer les conditions de la banlieue

L'un des quatre lauréats, de loin parmi les plus stimulants de la session, est le projet « Zone B » d'Emmanuel Coste développé pour le quartier de Landy à Aubervilliers. En l'occurrence, ce projet nous paraît être une réflexion exemplaire sur la problématique du concours. À la question de savoir jusqu'où l'on peut construire la ville sur la ville, c'est-à-dire à partir de ce qu'elle est déjà, *hic et nunc*, sa réponse est : le plus loin possible, jusqu'au bout. Non qu'il s'agisse de maintenir le Landy en l'état, à la faveur d'un esthétisme banlieusard qui se donnerait pour de l'amour, mais de « perpétuer les conditions de la banlieue » : « L'important n'est pas ici le geste et la démesure triviale, mais bien cette offrande simple à une lecture du lieu qui préexistait à notre intervention. Se fondre peu à peu dans le tissu vivant, ce n'est pas chercher à être le caméléon squelettique qui oublierait de vivre, mais c'est plutôt permettre à l'autre de continuer à vivre. »

C'est donc comme des instruments de projet offerts au quartier, afin qu'il puisse devenir ce qu'il est, qu'il faut regarder les deux dispositifs formels proposés par « Zone B ». Les « matrices pavillonnaires » et les « hangars verticaux » tiennent à la fois du regard porté sur un lieu et de la transposition de ce regard en outil de pro-

jet. Façons de reconnaître un site et d'en capter l'expérience, ils rechargent du coup son imaginaire, comme si les architectes se contentaient de rendre au site, avec les intérêts, ce qu'ils ont pu apprendre de lui.

Cette démarche, qui prend à la lettre la question du concours, regarde comme des ressources (un actif) ce que l'on aurait tendance à considérer plutôt comme des entraves (un passif) : d'une part l'intrication de parcelles pavillonnaires enclavées, supports de nidification banlieusarde, et d'autre part l'instabilité bricolée du passager et du transitoire, perceptible au Landy dans l'espace locataire des petits hôtels, pensions et meublés, dans la quincaillerie brute et la tôle des hangars pour activités mécaniques et artisanales, enfin dans le bric-à-brac vacant des courettes. Les deux dispositifs proposés par « Zone B » sont des matrices constructives, des machines à réfléchir qui tentent de répondre à ces deux rythmes ou dimensions, identifiés comme caractéristiques des tissus d'une certaine banlieue. Ils aident le quartier à s'amender (rééquilibrages sociaux, résorption de l'habitat insalubre), mais au gré des opportunités, sans se renier. En les intitulant Zup et Zac (« zones d'unités pavillonnaires » et « zones d'accumulation complémentaire »), le projet souligne le caractère d'outils de ces matrices, en les démarquant mot pour mot des instruments courants de la restructuration urbanistique. Il propose ainsi une alternative complète aux mises à la raison de ces quartiers qui, « ... loin des strass urbanistiques, des avenues capitales, des voiries exponentielles, des leurres consuméristes, définissent une sociabilité ordinaire qui recrache avec force un certain règne de l'urbain ». On peut sans doute s'interroger sur les limites d'une approche qui prétend pouvoir inventer à même le site l'essentiel des dispositifs susceptibles de le régénérer, et

pouvoir muter le regard en projet par simple transposition. Car enfin qu'est-ce que l'on retient au juste de ce site ? Qu'est-ce que l'on perpétue dans les conditions de la banlieue ? De quels moyens dispose-t-on pour s'assurer que les inconvénients se changeront en atouts ? Jusqu'où, enfin, peut-on gérer l'absence de programme ? Le pari est risqué et manifestement conscient : « C'est à travers le filtre du vivant que "Zone B" pense ne pas être le produit d'une arrière-garde empreinte d'esthétisme banlieusard. C'est par son attention à l'ordinaire du quotidien qu'elle a trouvé la légitimité d'énoncer la ville sur la ville. » Pas d'esthétisme banlieusard donc. Mais d'esthétisme tout court ? Le projet ne se caricature-t-il pas lorsqu'il plonge ses panneaux dans des ciels d'*Element of Crime* ou lorsqu'il règle la question de l'espace public non plus par transposition mais par empreinte de l'existant ? L'espace public constituerait-il le point aveugle des idéologies autoconstructives ? Gare aux procès rapides. L'équité commande d'accorder ici à « Zone B » le bénéfice du doute : sa critique est de bonne guerre et une attitude paradoxale peut bien, à ce stade, s'illustrer dans le paradoxe.

Mais enfin, le projet n'est-il pas excessivement malin avec la hauteur virtuellement augmentable de ses hangars ? N'ouvre-t-il pas tacitement la possibilité de satisfaire à l'envi des ambitions de densification qu'il a par ailleurs le courage de critiquer ? Là encore, le procès d'opportunisme que l'on pourrait faire à « Zone B » doit être prudent : ces quartiers n'ont-ils pas précisément besoin, à ce stade, de stratégies suffisamment ouvertes pour récupérer à leur profit des logiques de rentabilisation auxquelles il serait parfaitement vain d'opposer la résistance d'un plan verrouillé ? Qui est le plus moral du chêne ou du roseau ? « Les hangars sont les servi-

teurs d'une ville qui doit se mettre à l'abri de sa propre réification. Concession à l'économisme, ils le sont non sans avoir superposé au contrat commercial, un contrat moral. Un contrat qui n'autorise aucun mépris du vivant. » Ce qu'il va falloir démontrer...

### « La maison dans ses murs » : une stratégie de refondation

Intéressante à comparer avec cette attitude est celle, plus attendue dans ses outils et son vocabulaire formel, mais dans son genre tout aussi cohérente, du projet mentionné « La maison dans ses murs » de Miguel Macian, Ariane Jouannais et Colette Rémond. Ici, point de manifeste, point d'hymne à la zone, point d'immersion transie dans l'ordinaire de ce théâtre suburbain et de ses automates. Plutôt un état des lieux qui, procédant d'un repérage du Landy et de sa situation particulière dans les mutations envisagées de la Plaine-Saint-Denis, s'affinerait progressivement en « regard de proximité », toujours attentif à faire la part des choses. Construire la ville sur la ville, ce n'est donc pas, comme pourrait le laisser penser un coup d'œil rapide sur les planches du projet, faire table rase de l'existant, mais commencer au contraire par dégager les caractéristiques structurantes de ce site : aussi bien celles qui constituent des ressources manifestes (qu'il conviendra alors d'affermir ou de réparer, comme le tissu des parcelles maraîchères ou le gabarit en fronts alternés de la rue Gaétan-Lamy), que celles avec lesquelles il faut bien composer (et que le projet aura alors à charge d'intégrer, pour les transformer en ressources, comme l'échelle de la barre Rosa-Luxembourg). La qualité de la proposition tient à la bonne mesure de son analyse inventive qui, sans faire droit indifféremment à toutes les don-

nées du site, en dégage beaucoup, qu'elle parvienne effectivement à digérer, les articulant et les transformant en autant d'intentions de projet. Des deux écueils sur lesquels beaucoup de candidats vont s'échouer, elle évite avec assurance celui d'avoir les yeux plus gros que le ventre (on songe à « tout est bon chez Dubonnet », tandis que les projets languissent, écœurés de petites bontés) comme celui de tout miser sur une unique trouvaille (comme, par exemple, la rédemption par le mur mitoyen).

À l'inverse de « Zone B » d'autre part, « La maison dans ses murs » ne s'applique pas à « perpétuer les conditions de la banlieue » mais à dégager dans l'existant un socle de qualités (orientations, façades sur le canal, gabarits, parcellaires, venelles) sur lequel le projet pourra s'appuyer pour l'informer à son tour et lui conférer une urbanité, comme par éclaircissement, en recourant pour cela à un travail de lecture et de composition qui décline les principaux registres d'un modernisme maîtrisé. Le projet tente ainsi de répondre aux différents états et aux différentes facettes du Landy par une déclinaison de types (logements collectifs mixtes urbains ou aériens, maisonnées semi-collectives, maisons jumelles ou à patio) tous *situés*. Ces dispositifs témoignent en effet, d'abord d'une manière de s'enraciner dans ces situations diverses (en tirant un parti constructif de leurs caractères existants : mitoyens, murets, courettes...), et ensuite d'une façon de les éclaircir en permettant une mixité ordonnée qui ne produise ni « juxtaposition incongrue », ni espaces résiduels.

Dans cette perspective, construire la ville sur la ville, c'est informer l'un par l'autre deux registres de dispositions : d'une part un site, c'est-à-dire un sol déjà modelé par des usages, des forces et des rapports qui le racontent, et d'autre part



un « savoir construire » ou un « savoir habiter » qui, plus universels dans leur vocabulaire et leurs intentions, feraient descendre ici la clarté, le ciel de la ville moderne (avec ses soucis d'échelle, ses régularités, la bonne orientation de ses logements, ses équipements, ses pôles de centralité et sa fluidité). Une discipline d'acclimatation en somme – ou de conciliation – davantage motivée par le souci de refonder que par celui de refaire. « La problématique du site d'Aubervilliers est complexe par l'imbrication des échelles et des situations urbaines. Notre attitude tente de se confronter à une réalité construite et opérationnelle. Pour cette raison, nous n'avons pas cherché à produire une figure urbaine de grand style. Au contraire, en fonction des informations dont nous disposons, nous avons cherché un regard de proximité. (...) Au final, la proposition dans sa globalité répond aux objectifs de cohérence que nous nous sommes fixés : concilier centralité et fluidité sur le terrain en montrant comment on pourrait construire la ville sur la ville. » Soit. Mais jusqu'où le projet peut-il réaliser cette souhaitable conciliation ? Ne risque-t-il pas, en poussant sa proposition jusqu'à figer un plan global, d'effacer les potentialités du site qu'il a reconnues sous les outils et le vocabulaire formel qu'il maîtrise *a priori* ? La question se pose lorsque l'on considère les planches du projet. La différence entre *dégager le socle* et *faire table rase* peut parfois paraître, malgré le travail sur les échelles et sur l'héritage du parcellaire, assez ténue : ainsi sur cette image peut-être trop bien réglée du square du Landy. On dira qu'en fait de table rase le terrain est déjà vague à cet endroit, ou presque. Mais faut-il à ce point chasser les friches ?

Telles sont les questions que ces deux types d'approches, dans leur écart même, permettent de discuter, et que la belle for-

mule du maire d'Aubervilliers – « il faut traiter l'homme dans le pauvre et pas le pauvre dans l'homme, le pays dans la banlieue et pas la banlieue dans le pays » – ne suffit pourtant pas à trancher.

### « 95 secondes de surprise » : une scénographie du travelling

C'est aussi sur une reconnaissance du site que le projet lauréat « 95 secondes de surprise », de Bruno Ressousche et Laurent Gonin, pour l'îlot de Lombardie, à Strasbourg, entend d'abord fonder sa démarche. « L'intelligence du site donnera la structure du projet. Les qualités présentes survivront et elles deviendront les éléments fondamentaux de l'îlot. »

Comme « Zone B », le projet invoque, mais sur un mode mineur et sans le moindre manifeste, la recherche d'une alternative aux instruments habituels de la restructuration : « Peut-on introduire dans la ville l'irrationnel, la poésie ? Peut-on sortir de la seule logique technique et économique ou de la logique de la mise en ordre ? » Comme « La maison dans ses murs », par ailleurs, le projet s'argumente à partir d'une série de remarques/intentions. Mais plutôt que de faire la part des choses dans les données de l'existant et de légitimer un travail de composition différencié, ces regards successifs sur l'ensemble de l'îlot (ainsi que les « tracés » qu'ils dégagent) se superposent et s'amplifient mutuellement pour valider un scénario majeur : la découverte du quartier depuis le tramway.

Dès lors, tout le projet consiste à écrire le script de ce travelling de quatre-vingt-quinze secondes et à en déduire le réaménagement du quartier. Son intérêt est dans le parti qu'il adopte de réévaluer les caractéristiques de l'îlot à partir de ce point de vue cinématique, et de transformer ainsi en paysage ce qui était plutôt un

envers du décor. Il s'agit, en les exagérant, d'optimiser les ressources de surprise de cette situation inouïe sur le parcours de la nouvelle infrastructure : « impression de parc urbain », de promenade secrète, implantation perpendiculaire des voies, du parcellaire et du bâti, dispersion d'édicules, de jardinets et d'arrière-cours, etc.

La lecture du site, en somme, fournit à l'architecte-réalisateur le synopsis d'un scénario ainsi que le sens et le rythme d'une prise de vue (la vitesse du tramway intégrée par le projet) : tous les ingrédients nécessaires pour une scénographie urbaine qui entend « instituer entre nature et construit une tension de contraste », et démontrer que « la nature peut devenir un projet urbain ». D'où l'espacement relatif de ces longues barres de logements, perpendiculaires au parcours, qui fonctionnent comme des claps entre des séquences vouées chacune à l'expression urbaine d'un thème de nature ou de jardin, et où s'acclimatent les édifices conservés, restructurés ou construits.

Le sens de la démonstration est dans cette déclinaison de dispositifs plantés, jardinés ou fleuris, dans tous ces états de nature proposés comme autant de façons d'enrichir la conception des espaces ouverts, et comme autant de ressources pour inventer de nouvelles relations d'intrication entre public et privé : « Les jardins inondent l'espace intérieur de l'îlot, ils donnent à voir un véritable monde et transmettent un savoir universel. (...) Penser la ville, c'est penser "l'entre-deux" d'une manière nouvelle, c'est gérer les vides, les interstices et la culture de la densité, et non examiner le potentiel du vide. » Construire la ville sur la ville, c'est donc la cultiver de l'intérieur, la reconquérir à partir de ses friches. Au lieu d'aménager ces dernières en « espaces verts », le projet plante cette série de scènes sauvages ou jardinées qui suggèrent des pra-

tiques variées de passage, d'entretien, de jardinage et de rêverie. Le propos pourrait se résumer à ceci : transposer en urbanisme l'idée du jardin d'acclimatation.

Même si l'on peut douter que la réalisation de ces différentes séquences thématiques soit possible sans un remembrement parcellaire beaucoup plus radical que les auteurs ne le laissent entendre, il serait injuste de dire que le projet réduit l'îlot de Lombardie à un rôle de figuration de quatre-vingt-quinze secondes sur le parcours des usagers du tramway. Plus riche que sa propre rhétorique, le projet ne s'y laisse pas réduire.

Pourtant, aussi fort que soit l'axe qu'il choisit de privilégier pour construire son scénario, aussi judicieusement choisies les ressources existantes qu'il permet ainsi d'exploiter et de révéler, le projet soulève la question des limites de cette approche scénographique, qui assujettit la lecture et l'aménagement du site à un parcours ou à un point de vue majeur. On peut craindre en particulier qu'à ne pas dévier des rails de son travelling, le projet ne manque un certain nombre d'autres enjeux, et qu'il s'interdise par là même de tirer un parti plausible de dispositifs existants dont il prétend pourtant vouloir hériter. Jusqu'où, par exemple, l'esthétique des barres parallèles et leur implantation en fonction de la vitesse du tramway doivent-elles conduire à désaxer les rues de l'îlot par rapport au réseau voisin ? Il reste à souhaiter que la négociation du projet avec la municipalité, en faisant justement valoir ces autres points de vue et ces autres enjeux, conduira à enrichir cette démarche plutôt qu'à la dérouter.

### **Ville et infrastructure : du diagnostic médical à la lecture géotechnique**

Le site d'Athis-Mons sur le passage de la nationale 7 posait, à plus grande

échelle, le problème de l'intégration des infrastructures routières. Il n'est donc pas étonnant que les principaux projets à s'être illustrés sur ce site relèvent plutôt d'une approche médicale qui apparente la lecture de la situation à un diagnostic. Examinant la blessure, l'état du patient et des tissus au voisinage de la plaie, consultant et citant au besoin les manuels de la science, l'homme de métier pratique l'opération (suture, greffe, agrafes...) et administre son traitement « d'irrigation transverse » ou de « microcentralité linéaire monofonctionnelle ». Les deux projets – lauréat (« Suture » de François Dussaux, Aurélien Lepoutre et Vincent Wattier) et mentionné (« Irrigation transverse » de Ludovic Blanckaert) – sur ce site ne diffèrent à cet égard que par l'obédience, la prudence du diagnostic et la cohérence de l'ordonnance : dans le premier cas, un numéro à la Diafoirus qui débouche sur de jolis dessins, dans l'autre, un rapport plus « convivial » et une médication plus diffuse. Dans les deux cas, on voit la même confiance dans la capacité de la discipline à fournir des instruments pour instiller et faire fonctionner des « centralités transversales » susceptibles de digérer la coupure que produit la nationale. Tout cela, *pourvu* que ladite infrastructure accepte elle-même de se considérer comme une plaie, et de cicatriser en *boulevard urbain* aux endroits qu'on lui indique : comme s'il suffisait, sur la chaussée, de peindre une place plutôt qu'un passage piéton.

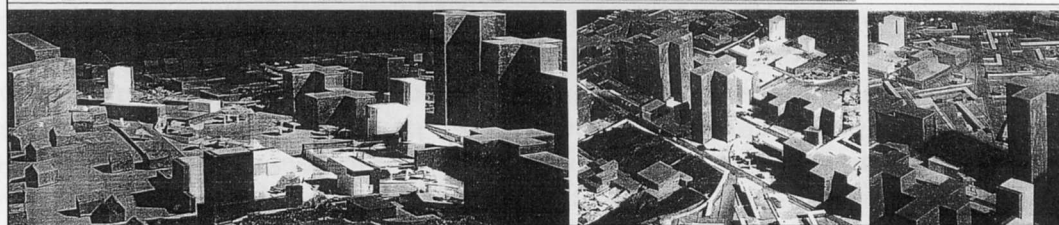
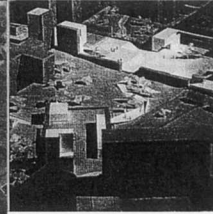
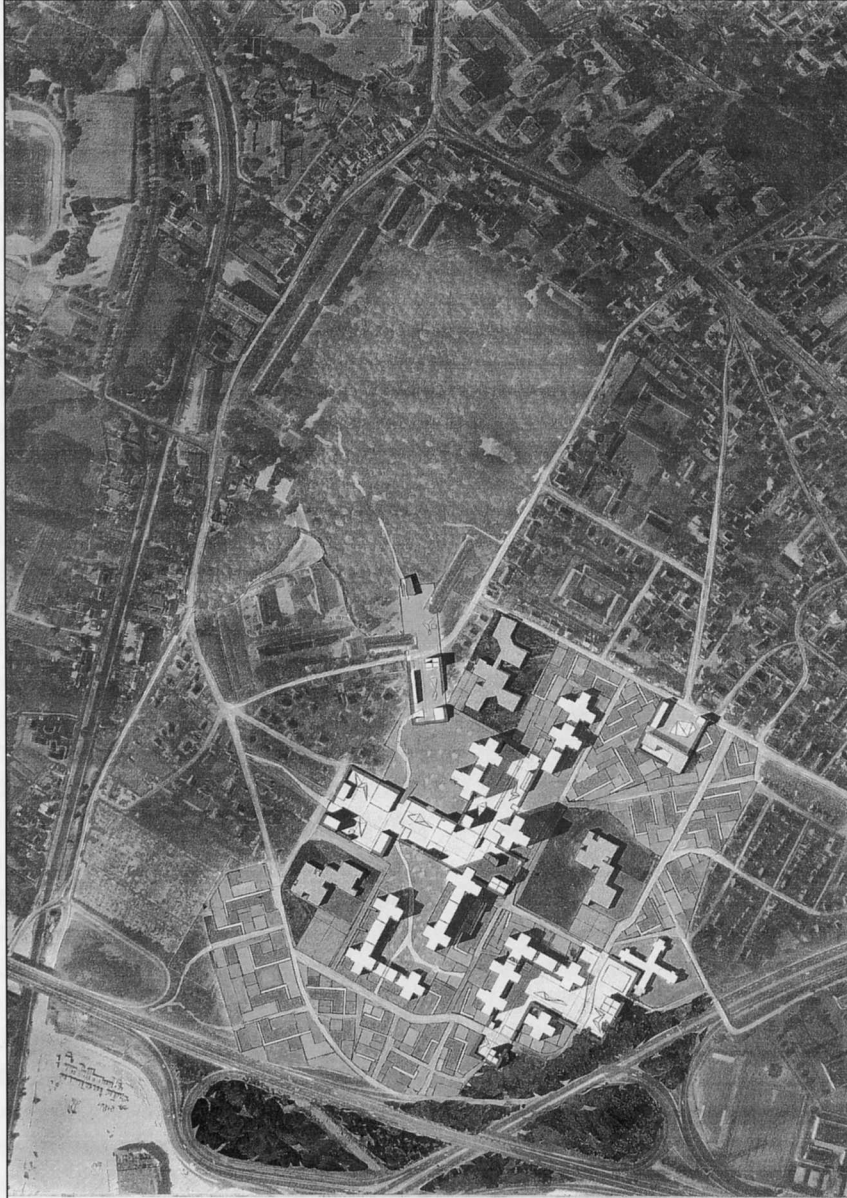
Nous touchons là, semble-t-il, le talon d'Achille des interventions qui rendent un diagnostic au lieu de produire une véritable idée du site capable de dégager, sur place, les ressources potentielles de la rencontre entre l'infrastructure et les territoires traversés. N'est-il pas plus judicieux, en reconnaissant l'économie de la route pour ce qu'elle est, de faire de cette ren-

contre elle-même un projet ? C'est la question que posent deux propositions citées par le jury, en explorant respectivement deux pistes plus complémentaires que contradictoires. La première (« Route nationale 7 » de Hugues Grudzinski et Maria Beatriz de Castro), proposant un travail de principe sur la coupe en travers, s'efforce de ménager une transition articulée entre les rythmes nécessairement distincts de l'axe rapide, des activités commerciales qui lui font cortège, des logements mixtes à construire (travail/domicile, pièces de jour/pièces de nuit) et des tissus pavillonnaires environnants. Une coupe, en somme, qui fait de nécessité vertu. Un même schéma peut-il ainsi tout régler à partir de la nationale, depuis les gabarits des espaces publics et des bâtiments jusqu'à l'organisation interne des logements ? Ne risque-t-on pas de construire un paysage urbain rapporté au seul réseau ?

Il est certain qu'uniformément appliquée le long d'un parcours, une solution de continuité avec les tissus traversés peut devenir un écran. D'où l'intérêt de faire valoir aussi d'autres points de vue sur la commune présence du site et de l'infrastructure, ce que fait l'autre projet cité (« La nationale est dans la ville et la ville est sur la nationale » de Ritva Kokkola et Olivier Lemarchand) à partir d'une lecture proprement *géotechnique* du site d'Athis-Mons. En proposant par exemple de dégager l'espace d'un vallon en lieu et place du passage souterrain qui s'engouffre sous la nationale au droit du stade, le projet montre que le site, pour digérer sa traversée par la route, peut mobiliser non seulement les ressources plus ou moins fragiles de ses tissus mais aussi celles, plus fortes, d'une géomorphologie à retrouver, ou à inventer. Un travail non pas seulement sur la coupe en travers du paysage de la natio-

EUROPAN 4 St OUEN L'AUMONE  
LES TABLES ET LES SOLS

JH256



Olivier Souquet et François Defrain, Des tables et des sols, Saint-Ouen-l'Aumône.

nale mais sur la redéfinition locale de son profil en long, c'est-à-dire sur la topographie de la ville elle-même. En somme : un nouveau regard sur l'épaisseur et l'assiette suburbaine, qui ressourcent la question de l'intégration des infrastructures en renversant les termes dans lesquels on la pose habituellement. L'idée est incontestablement forte : plutôt que de jouer les apprentis sorciers du « boulevard urbain » et d'appliquer aux infrastructures un baume d'urbanité, les urbanistes feraient sans doute mieux de mettre les terrassiers au service de la ville. Ce serait de l'homéopathie, et bien comprise.

### « Des tables et des sols » : la réforme agraire des grands ensembles

Cette approche géotechnique de l'urbanisme est justement celle que développe le projet mentionné « Des tables et des sols » de Olivier Souquet et François Defrain pour le site de Saint-Ouen-l'Aumône, qui illustre une autre problématique d'intégration : celle des Zup ou des grands ensembles. « Si la ville historique se compose schématiquement d'îlots bâtis articulés par les vides des rues et des places, l'espace périphérique se présente comme une juxtaposition d'amas urbains de grandes dimensions comparables à des îles. » Argumentant leur position à partir d'une comparaison des diverses morphologies suburbaines présentes à Saint-Ouen-l'Aumône – depuis l'ancien tissu homogène jusqu'aux vastes poches des lotissements individuels et des quartiers d'habitats collectifs –, c'est une vraie démarche de remembrement que les architectes proposent pour restaurer le quartier de Chennevières dans son paysage et dans son sol : une sorte de réforme agraire appliquée au territoire d'une cité. Avec les deux dispositifs complémentaires des *tables* et

des *terrasses*, c'est tout le socle géographique de ce grand ensemble, toute son assiette locale, que le projet entend refaçonner afin d'en faire un théâtre où seraient respectivement rendues possibles des pratiques citadines et de voisinage actuellement comprimées dans des barres de logements célibataires. À travers sa redistribution parcellaire en terrasses, surplombées par les places hautes des tables, le projet s'applique à transformer la piste d'atterrissage d'un monument brutaliste et proliférant en un paysage cadastré, habité, où l'on puisse à nouveau s'orienter et plonger des racines. La démarche est strictement à l'opposé des logiques de table rase qui ont pu prévaloir lors de la construction de ces grands ensembles, et qu'il est politiquement en vogue de reconduire aujourd'hui pour les détruire, comme si la même méthode, dans un sens ou dans l'autre, ne devait pas aboutir aux mêmes résultats.

En organisant la colonisation du site par ses locataires, cette contribution démontre qu'il n'est jamais trop tard pour ancrer dans leur paysage ces archipels construits. On peut faire du socle et de l'assiette un véritable projet, construire la ville *sous* la « cité »... faire du *suburbanisme*.

Les *tables* et les *terrasses* complètent en sous-main la restructuration des immeubles. Elles transposent et mettent en perspective sur le site du quartier de Chennevières les morphologies du vide que l'on peut observer alentour sur le territoire de Saint-Ouen-l'Aumône : d'une part l'espace citadin des rues et des places, collectivement partagé par tous. « Les tables – matrices du développement local – sont des surfaces planes minérales conçues comme des socles. Elles sont en rapport géométrique et dimensionnel avec les bâtiments existants et relèvent la topographie accidentée du site (...). Relais dans la ville ou le quartier (...) cadrant les vues (...)

elles inscrivent le quartier dans le grand paysage »... et d'autre part l'espace de voisinage des lotissements d'habitat individuel : « Les terrasses sont liées à la topographie particulière du site. Elles sont découpées par un réseau de dessertes. Leur trame orthogonale est orientée sur la ligne de plus grande pente du terrain naturel. Cette disposition utilise la forme en cuvette du terrain pour matérialiser le sens d'écoulement des eaux et assembler le patchwork des terrasses en une forme globale lisible du sol et du haut des logements. »

La reconquête du site et son appropriation en lopins individuels sont fondées « sur la redistribution des parkings dans les mailles d'un réseau viaire ». Le projet fait ainsi du « garage » des véhicules – qui déqualifie souvent l'alentour des grands ensembles – l'amorce de prolongements satellites aux appartements (avec remises, jardins cultivés, cabanons...), qu'il assemble en un réseau parcellaire de voisinage où s'immiscent aires plantées, friches et « cheminements furtifs ». Tandis que les tables « constituent la base d'un développement foncier par densification (...) permettant la superposition des programmes et leur liaisonnement vertical », les terrasses, elles, « développent un réseau associatif d'échanges, de prêt et de partage... une économie de troc, horizontale, où l'initiative est individuelle ».

Belle démonstration stratégique, qui indexe la lourde question de l'intégration sociale des quartiers difficiles sur *l'integrazione scenica* de ces grands ensembles dans leurs sites. On pourra toujours juger fantastiques de telles hypothèses, et douter par exemple que les tables parviennent à mobiliser suffisamment d'énergie et de persévérance pour ne jamais ressembler à des dalles battues par tous les vents de la désolation. Mais quant au principe, nous

ne voyons pas qu'il y ait beaucoup d'alternative à ce pari à la fois politique et géotechnique, ni surtout qu'il soit plus hasardeux que celui, magique, du dynamitage.

### « Mosta mesto », ou la ville par superposition

Tout autre dans son rapport au site est l'attitude du projet lauréat « Mosta mesto » pour Bratislava de Gwendalina Salimei, Roberto Grió, Giovanna Paola Piga et Giovanni Pogliani. Ici, construire la ville sur la ville, c'est littéralement la construire au-dessus, *superposer* les éléments d'une nouvelle ville, possible, à une autre, réelle et néanmoins compromise. La rhétorique du projet est à nouveau voisine du manifeste. Il argumente son approche à partir de considérations générales, et se présente comme « un exemple de réflexion sur la ville dans la société postindustrielle. » Le site, du coup, est moins lu par le projet que stigmatisé par lui comme typique de « la dispersion du sens urbain » : « la diffusion du principe de l'isolement des fonctions et donc des citadins, la séparation des différents composants de la ville et la destruction de la cohérence urbaine ». Le site, autrement dit, est envisagé comme un idéogramme, symptomatique des logiques qui transforment la ville, jusque dans les aires centrales, en une façon de périphérie généralisée. Un cas d'école qui va permettre l'illustration d'un projet qui se conçoit comme « une réponse critique possible à l'idée de la ville qui s'étend à l'infini », elle-même formulée par un idéogramme unique : le pont urbain, dont la tradition « permet de penser dans des termes nouveaux l'environnement souvent oublié des autoroutes urbaines et des voies ferrées ». La rentabilité rhétorique du projet est maximale : minimum d'effort (input), maximum d'effet (output).

D'un côté, l'idée du pont urbain est efficace à produire une notion du site et des données majeures qui le configurent aujourd'hui. Non point par traduction, par insertion ou par immersion, mais, justement, par démarcation. Elle permet d'identifier, en les reliant, les deux motifs majeurs du socle géographique que sont ici la colline du château et la rive du Danube, mais, surtout, elle est un pendant critique au pont autoroutier qui écrase de son échelle monumentale ce paysage d'entrée dans la capitale slovaque. Comme dispositif et comme métaphore, le pont urbain est un simple curseur qui désigne et fait résonner les forces en présence, mais par surédification, en renonçant à se confronter à elles sur leur terrain (le sol qu'elles ont défiguré). Éludant ainsi toute velléité de réparation d'un site bouleversé, le projet se contente d'y faire fructifier les dispositifs d'une alternative régénératrice dont on prédit qu'elle finira par changer son visage : « Nous comprenons fort bien que ce bouleversement dû à la présence d'un périphérique a été la cause d'une rupture à l'intérieur du tissu urbain historique. Mais nous estimons que cette modification est irréversible. (...) La métropole pourra s'élever pour masquer l'erreur commise dans les années soixante, irréversible maintenant. Au lieu de la renier, on la traitera en tant qu'élément inéluctable, comme si nous nous trouvions devant un fleuve, mais cette fois de voitures, en le maîtrisant par la création d'une nouvelle zone de ville. » Le réflexe marquant du projet, en dehors de la promenade riveraine ou de la pente traitée en terrasses accompagnées de services, est de déserrer le sol, comme s'il n'y avait plus d'urbanisme possible qu'en s'enterrant dans les grottes de la colline, en se surélevant au-dessus de l'axe routier ou en flottant dans un gigantesque capot amarré aux espaces résiduels de l'échangeur. Du même

coup c'est aussi au présent que le projet échappe, puisqu'il fonde l'urbanité de ces nouveaux microcosmes, décollés de leur environnement, d'une part sur des citations de plans historiques plus ou moins aléatoirement choisis mais transformés en scénarios d'organisation (« pour reproduire les sensations spatiales de la ville ancienne »), et d'autre part sur une foi quasi religieuse dans le virtuel. « Ces espaces ne tendront pas à faire partie de la ville, mais voudront être son équivalent, se substituer à elle. (...) Miroir des changements et des exigences de la société, (...) ils seront un stimulant pour le développement et l'extension de la capacité du projet. On pourra les considérer comme un réservoir de modes nouveaux de confrontation avec la réalité en vue de changer la ville. » Difficile de rester démonstratif quand on aborde ces régions. Aussi l'argumentaire du projet tourne-t-il parfois à l'incantation, et à une surenchère de bonnes intentions (culture, exposition, tourisme, spectacle, voyages virtuels, congrès, communication, télématique, polyvalence, « échelle humaine »...) dont les syllogismes automatiques peuvent laisser perplexe.

Il faut reconnaître que la partie que « *Mosta mesto* » choisit de jouer sur le site de Bratislava – son ouverture, dirait-on aux échecs –, absolument contraire aux règles de timidité que la municipalité entendait fixer aux candidats, n'est pas sans panache quand elle engage la ville à élever ici ses ambitions à la hauteur de la capitale qu'elle est devenue, sans perdre son temps à des rafistolages. Maintenant, toute la question est de savoir si elle l'y aide vraiment, et si elle ne se contente pas de flatter sa prétention possible. En quoi par exemple le projet démontre-t-il, à travers l'échantillon des cinq ponts urbains proposés, les variations possibles du dispositif – autrement qu'en leur donnant des noms, de vagues

allures et des thèmes programmatiques différents (dont on peut d'ailleurs se demander s'ils ne reconduisent pas la séparation fonctionnelle dénoncée en principe)? Ne risque-t-il pas, sans cette démonstration, de témoigner surtout d'une esthétique de barrettes et dalles, d'ailleurs assez commune parmi les propositions? Ces questions se posent d'autant plus à propos d'un projet qui, au bout du compte et sans que son argumentation y prépare vraiment, loge l'essentiel du programme clairement identifié par la ville sous une coque étale parfaitement étrangère à l'idée du pont urbain. La superposition exclut-elle ici toute articulation, toute recherche de fondation dans la réalité du site d'aujourd'hui, toute tentative de réparation des « erreurs » que le projet a stigmatisées? Une logique de juxtaposition ne risque-t-elle pas de mimer les ponts dans ce qu'ils ont aujourd'hui de moins urbain, quels que puissent être d'ailleurs les plans de villes anciennes qu'on irait chercher pour inspirer la scénographie interne de ces nouveaux microcosmes? C'est l'ambition même du projet qui est en jeu, du moins si son but est bien de proposer, avec le pont urbain, « un instrument réaliste de réconciliation entre architecture urbaine et génie civil ».

### Chronique des tendances ou critique des projets ?

Cette promenade que nous venons de proposer parmi les projets primés n'est bien sûr qu'un des itinéraires possibles dans le paysage d'idées que cette nouvelle session de l'European a fait émerger. En outre, les quelques projets que nous avons choisi d'évoquer ont été placés ici sous un certain éclairage qui ne peut rendre compte à lui seul de tous les registres qu'ils font

jouer chacun. En comparant leurs regards respectifs sur les sites qu'ils s'étaient choisis, nous avons simplement voulu suggérer (sans l'épuiser) la variété des interprétations qu'on peut donner de la banale préposition qui faisait tout le sel de la question : construire la ville *sur* la ville. À partir de? Dans? Sous? Par-dessus? De l'autorégénération à la superposition, ces projets illustrent quelques-unes des perspectives – toutes plus ou moins alternatives aux routines apprises de l'urbanisme et de l'aménagement – qui peuvent naître d'une attention renouvelée aux ressources des situations variées où la ville est, et nous avec, dans l'expectative.

Mais pour comprendre cela – et c'est l'autre chose que nous avons essayé de démontrer –, pour apprécier tant soit peu l'apport de ces projets, il faut d'abord faire l'effort de les lire attentivement. La vraie richesse de l'European réside dans les argumentations effectivement développées par les candidats pour produire, à travers le projet, de nouvelles idées de ces sites, susceptibles d'orienter leur ménagement. Pas dans de simples trouvailles formelles ou rhétoriques, qu'on pourrait abstraire de leurs contextes et qu'il suffirait de classer ici par genres ou par tendances dans une constellation de vignettes.

Il serait intéressant de publier intégralement les meilleurs projets de la consultation. On nous en offrirait le digne pendant et l'on en démultiplierait l'intérêt.